

<https://www.ricochets.cc/Le-mouvement-ecologiste-a-t-il-perdu-toute-offensivite-Ou-va-t-il.html>



Le mouvement écologiste a-t-il perdu toute offensivité ? Où va-t-il ?

- Les Articles -

Date de mise en ligne : lundi 22 février 2021

Copyright © Ricochets - Tous droits réservés

Quelques textes intéressants pour bien prendre la mesure de ce qu'étaient les mouvements écologistes dans les années 70, ce qu'ils sont actuellement, ce qu'ils pourraient être.

Alors que l'écologie, notamment « l'écologie médiatique », se noie trop souvent dans l'accompagnement du système industriel, dans les protestations symboliques récurrentes et dans les vagues doléances en direction des puissants, prenons de la distance, historique et critique, pour reconsidérer analyses, objectifs, méthodes, stratégies et tactiques.

Malgré une logique préoccupation croissante concernant les questions écologiques par la population, la question est souvent noyée dans la soupe technocratique, ultra-réformiste et superficielle, où les causes et les bases des problèmes ne sont même pas évoqués tant le système en place veut continuer à tout ravager grâce à quelques relookages superficiels.



Le mouvement écologiste a-t-il perdu toute offensivité ? Où va-t-il ?

LE MOUVEMENT ECOLOGISTE, DES DÉCENNIES DE RÉGRESSION

À voir tout plein de soi-disant écologistes se lamenter du fait que le gouvernement fasse des miettes encore plus petites à partir de celles que demandait la « Convention citoyenne pour le climat », et les mêmes célébrer comme l'arrivée du messie le néant auquel l'Affaire du siècle a pour l'instant abouti, on ne peut qu'être consternés, quand on sait d'où vient le mouvement écologiste.

Il y a près de 50 ans, en juin 1972, l'année de la publication du fameux rapport du Club de Rome, le *Nouvel Observateur* publiait un numéro « spécial écologie » intitulé « Dernière chance de la Terre ». L'éditorial d'Alain Hervé, intitulé « Pour éviter la fin du monde... », affirmait qu'au « nom du progrès [...] a commencé la plus gigantesque entreprise de destruction qu'une espèce ait jamais menée contre le milieu qui soutient sa vie et contre la vie elle-même » et en appelait à une « révolution écologique [...] qui ne sera pas le fait d'un club où se réunissent différents ministres de l'Environnement qui, nommés par un pouvoir soucieux de le conserver, ne peuvent que servir un ordre qui a fait faillite ».

Dans un article intitulé « Les démons de l'expansion » André Gorz (sous le pseudonyme de Michel Bosquet) écrivait que « la civilisation industrielle ne passera pas le cap de ce siècle », et suggérait même que son effondrement était souhaitable, et urgent :

« Plus vite cela cessera, mieux cela vaudra ; plus cela durera, plus l'effondrement de cette civilisation sera brutal et irréparable la catastrophe planétaire qu'elle prépare. Vous pouvez hausser les épaules et arrêter là votre lecture. Si vous la continuez, souvenez-vous de ceci : d'autres civilisations se sont effondrées avant la nôtre, dans les guerres

d'extermination, la barbarie, la famine et l'extinction de leurs peuples pour avoir consommé ce qui ne peut se reproduire et détruit ce qui ne se répare pas. Souvenez-vous aussi que l'impasse absolue qui est prédite à la civilisation dite occidentale et industrielle ne vous est pas annoncée par des politiques et des idéologues mais par des démographes, des agronomes, des biologistes, des écologistes qui, souvent, ont une si piètre compréhension de la portée subversive de leurs calculs qu'ils ne cessent de s'étonner de la mauvaise foi hostile avec laquelle banquiers et industriels les accueillent. »

Si son effondrement est garanti, affirme Gorz, c'est parce que ce qu'il faudrait faire pour mettre un terme au désastre est « incompatible avec notre mode de vie et de production présent, c'est-à-dire avec la civilisation industrielle issue du capitalisme. »

Dans un entretien, Robert Poujade, à l'époque ministre de l'Environnement et de la Nature, affirmait être « assez optimiste » car « à partir du moment où l'on vise à la fois le développement et la protection des hommes, on trouve des solutions plus élaborées permettant l'un et l'autre. [...] Il faut exiger de l'homme plus d'invention technologique, une meilleure répartition des ressources et des crédits, mais je ne crois pas qu'il soit nécessaire de choisir entre le développement et la protection de l'environnement ». Près de 50 ans plus tard, on constate la même imbécillité du discours politique. Et tout a empiré. Énormément.

Dans un texte intitulé « Le roi devenu fou », Théodore Monod associait directement « la civilisation » avec « un processus de déséquilibre entre le potentiel de destruction de l'homme et les capacités de récupération du milieu naturel » :

« Ce qu'on appelle la crise de l'environnement est tout simplement le résultat d'une violation sans cesse aggravée des lois de l'écologie, fondées sur l'interdépendance des êtres vivants entre eux et avec leur milieu physique, c'est-à-dire sur la notion d'équilibres naturels. Un rapide coup d'oeil sur les étapes de la situation de l'homme au sein de la biosphère, face aux autres éléments de la communauté biologique, peut aider à prendre une vue d'ensemble.

Dans une première phase, l'homme reste un prédateur parmi d'autres, occupant une modeste place dans sa biocénose originelle ; ses prélèvements sur le milieu demeurent comparables à ceux des autres parties prenantes : le lion, le guépard, les autres singes. Mais avec le perfectionnement de ses techniques d'acquisition, avec le biface, la flèche, le feu, son efficacité s'accroît sensiblement. Avec la révolution néolithique apparaît l'animal domestique, la céréale cultivée, la poterie, la ville, le palais, le temple, la boutique, l'entrepôt, la caserne, le bordel et la prison : la civilisation est en marche...

Si, à l'origine, un certain équilibre pouvait subsister entre le potentiel de destruction de l'homme et les capacités de récupération du milieu naturel, la balance, désormais, penchera de plus en plus en faveur de l'agresseur. Le processus de déséquilibre entre le potentiel de destruction de l'homme et les capacités de récupération du milieu naturel est dès lors engagé : il mènera tout droit à la bombe atomique et aux autres merveilles que nous prépare une technologie emballée, devenue une fin en soi et médiocrement soucieuse, jusqu'ici, de ce qui devrait tout de même compter : l'homme [et tout le vivant, devrions-nous ajouter].

Une idéologie belliqueuse et orgueilleuse, la mythologie d'un "roi de la création" chargé de conquérir, de dominer, sans souci des droits des autres êtres vivants, devaient nous permettre de ravager la planète en toute bonne conscience. Et d'autant plus facilement que la religion du profit allait rendre licite n'importe quel méfait du moment que l'assurance d'un gain venait l'absoudre, voire le sanctifier.

Dès lors, quoi d'étonnant si la production, l'industrialisation, le gigantisme humain, la croissance économique, sont tenus pour des vertus axiomatiques ? Au point que l'on en arrive à « à faire les choses non parce qu'elles ont été mûrement réfléchies et reconnues bénéfiques au développement de l'homme sous ses divers aspects [et à sa cohabitation harmonieuse avec l'ensemble du vivant,

Le mouvement écologiste a-t-il perdu toute offensivité ? Où va-t-il ?

avec le monde naturel, devrait-on ajouter], mais uniquement parce qu'elles sont possibles (et qu'on les espère "rentables"). On fera l'avion supersonique pour la seule raison qu'on peut le faire : est-ce raisonnable, est-ce digne d'un Homo qui ose se prétendre sapiens ?

Les aberrations écologiques qu'entraîneront ces beaux (et lucratifs) principes, on ne les connaît que trop. Il suffit d'ouvrir les yeux pour juger de l'étendue des désastres déjà consommés et de ceux que de fructueuses complicités sont en train de nous préparer. "Jamais on n'a tant parlé de protéger la nature. Jamais on n'a tant fait pour la détruire", remarquait Philippe Saint-Marc, auteur du courageux ouvrage "Socialisation de la nature". Ce n'est que trop vrai : partout, projets insensés, dégâts stupides, sites défigurés, sournoise montée d'une inexorable marée de déchets et de détritiques, pollutions de toute sorte, menaces en tout genre, y compris celle dont il est de mauvais goût de trop parler, celles de la radioactivité, par exemple, ou du tabac cancérigène d'État. [...]

La grosse industrie, les grands pollueurs, devant l'émotion enfin soulevée dans le public par leurs excès, se trouvent désormais sur la défensive et réagissent de plusieurs façons. D'abord par d'habiles plaidoyers, inconcevables, parce qu'alors inutiles, il y a seulement quelques dizaines d'années. On condamne en bloc les tenants d'une "vague mythologie manichéenne", les rousseauistes, les passéistes, les amateurs de "rêve bucoliques" ou de "pureté champêtre", les sentimentaux, bref tous ceux qui ont l'impertinence, ces impies, de refuser d'adorer le Veau d'or, le Fric-Jéhovah ou Sainte Production. Au besoin, on les accusera de vouloir revenir à l'ère préindustrielle, alors qu'ils osent justement penser à l'avance l'ère postindustrielle, qui pourrait bien venir plus tôt que certains ne l'imaginent ou le souhaitent. Puis on tente de minimiser les faits ou d'en émasculer la signification : n'y a-t-il pas eu, de tout temps, une érosion naturelle ? Des espèces animales n'ont-elles pas déjà disparu sans intervention de l'homme ? Comme si des phénomènes d'ordre géologique, à l'échelle de millions d'années, pouvaient avoir quoi que ce soit de commun avec les dégâts des pétroliers, des princes du béton ou des rois de la bauxite !

On va d'ailleurs plus loin, en tentant de vastes opérations de "dédouanement" publicitaire, par exemple par la fondation de prix pour encourager la protection de la nature ou par des subventions aux sociétés luttant pour la défense de l'environnement â€" qui, d'ailleurs, n'étant pas prêtes à accepter de l'aide de n'importe qui, exigent que l'on montre d'abord "patte blanche". À en croire certaines de ces firmes puissantes, c'est tout juste si leur souci majeur, essentiel, primordial, ne serait pas devenu la protection de l'environnement, le reste â€" profits, dividendes, etc. â€" n'étant désormais que secondaire. [...]

Autre argument : tout le monde pollue, le vrai coupable c'est vous, c'est moi, c'est la ménagère, plutôt que l'usine. Certes, nous sommes tous peu ou prou responsables, mais qui nous a vendu le détergent non biodégradable, l'herbicide, l'essence, l'emballage en plastique ? [Et surtout, faudrait-il ajouter : comme si nous vivions en démocratie, comme si nous voulions tous et étions tous également responsables de l'ordre établi, de l'organisation sociale dominante, comme si nous n'étions pas, nous qui ne détenons aucun pouvoir décisionnaire dans la société industrielle, entièrement dépossédés de tout pouvoir sur nos existences et sur les sociétés de masse dans lesquelles nous sommes piégés].

L'environnement, les équilibres écologiques, etc., deviennent une tarte à la crème : de hauts personnages en ont, sans rire, plein la bouche, de ces mots qu'ils ignoraient il y a six mois. Mais c'est à la mode, cela "fait bien". [...] On ne luttera plus, désormais, pour incarner dans la pratique une véritable conscience écologique â€" et cette nouvelle morale de l'environnement qui nous manque encore si cruellement â€" sans se heurter aux puissants et aux profiteurs menacés dans la poursuite de leurs fructueux méfaits.

On n'y insistera jamais trop : le combat pour l'environnement et pour la qualité de la vie débouchera nécessairement, très vite, sur des questions de principes et de finalités, donc de choix. Ce n'est pas un arrêté de plus par-ci par-là, plus ou moins appliqué d'ailleurs, qui renversera la vapeur et obligera le convoi emballé à ralentir puis à bifurquer. Allons-nous indéfiniment accepter, toujours et partout, que le "plus" se voit préférer au "mieux", la quantité à la

qualité, l'argent à la vie ? Après tout, qu'est-ce qui compte vraiment : "avoir" ou "grandir" ? Continuer à saccager allègrement la planète et refuser la barbarie mal camouflée d'une civilisation dont le fragile vernis s'écaille au moindre choc, ou bien accepter d'entrer dans une troisième phase de l'histoire des relations homme-nature, celle de la réconciliation ? [...] »

Le coup des « subventions aux sociétés luttant pour la défense de l'environnement » a relativement bien fonctionné. L'écologie est aujourd'hui largement associée aux WWF, Greenpeace, 350, etc. Les écolos tournent des films grand public à budget de plusieurs millions d'euros financés par UGC / Orange, par exemple (Animal, le prochain film de Dion), véhiculant des propositions toujours relativement ineptes, des analyses toujours assez superficielles. Rien ne change, tout empire, et l'écologie devenue inoffensive s'intègre dans le développement technocapitaliste.

(post de N. Casaux)

► voir aussi : [La déradicalisation du mouvement écologiste : de 1972 à aujourd'hui \(par Nicolas Casaux\)](#) - En juin 1972, l'année de la publication du fameux rapport du Club de Rome, le Nouvel Observateur publiait un numéro « spécial écologie » intitulé « Dernière chance de la Terre ». L'éditorial d'Alain Hervé, intitulé « Pour éviter la fin du monde... », affirmait qu'au « nom du progrès [...] a commencé la plus gigantesque entreprise de destruction qu'une espèce ait jamais menée contre le milieu qui soutient sa vie et contre la vie elle-même » et en appelait à une « révolution écologique [...] qui ne sera pas le fait d'un club où se réunissent différents ministres de l'Environnement qui, nommés par un pouvoir soucieux de le conserver, ne peuvent que servir un ordre qui a fait faillite ».

L'#AFFAIREDU SIECLE N'EST PAS UNE "VICTOIRE"

¶ A LIRE POUR COMPRENDRE : [La déradicalisation du mouvement écologiste, de 1972 à aujourd'hui](#) (extraits ci dessous)

À voir tout plein de soi-disant écologistes se lamenter du fait que le gouvernement fasse des miettes encore plus petites à partir de celles que demandait la « Convention citoyenne pour le climat », et les mêmes célébrer comme l'arrivée du messie le néant auquel l'Affaire du siècle a pour l'instant abouti, on ne peut qu'être consternés, quand on sait d'où vient le mouvement écologiste.

Il y a près de 50 ans, en juin 1972, l'année de la publication du fameux rapport du Club de Rome, le Nouvel Observateur publiait un numéro « spécial écologie » intitulé « Dernière chance de la Terre ». L'éditorial d'Alain Hervé, intitulé « Pour éviter la fin du monde... », affirmait qu'au « nom du progrès [...] a commencé la plus gigantesque entreprise de destruction qu'une espèce ait jamais menée contre le milieu qui soutient sa vie et contre la vie elle-même » et en appelait à une « révolution écologique [...] qui ne sera pas le fait d'un club où se réunissent différents ministres de l'Environnement qui, nommés par un pouvoir soucieux de le conserver, ne peuvent que servir un ordre qui a fait faillite ».

Dans un article intitulé « Les démons de l'expansion » André Gorz (sous le pseudonyme de Michel Bosquet) écrivait que « la civilisation industrielle ne passera pas le cap de ce siècle », et suggérait même que son effondrement était souhaitable, et urgent :

« Plus vite cela cessera, mieux cela vaudra ; plus cela durera, plus l'effondrement de cette civilisation sera brutal et irréparable la catastrophe planétaire qu'elle prépare. Vous pouvez hausser les épaules et arrêter là votre lecture. Si vous la continuez, souvenez-vous de ceci : d'autres civilisations se sont effondrées avant la nôtre, dans les guerres

d'extermination, la barbarie, la famine et l'extinction de leurs peuples pour avoir consommé ce qui ne peut se reproduire et détruit ce qui ne se répare pas. Souvenez-vous aussi que l'impasse absolue qui est prédite à la civilisation dite occidentale et industrielle ne vous est pas annoncée par des politiques et des idéologues mais par des démographes, des agronomes, des biologistes, des écologistes qui, souvent, ont une si piètre compréhension de la portée subversive de leurs calculs qu'ils ne cessent de s'étonner de la mauvaise foi hostile avec laquelle banquiers et industriels les accueillent. »

Si son effondrement est garanti, affirme Gorz, c'est parce que ce qu'il faudrait faire pour mettre un terme au désastre est « incompatible avec notre mode de vie et de production présent, c'est-à-dire avec la civilisation industrielle issue du capitalisme. »

Dans un entretien, Robert Poujade, à l'époque ministre de l'Environnement et de la Nature, affirmait être « assez optimiste » car « à partir du moment où l'on vise à la fois le développement et la protection des hommes, on trouve des solutions plus élaborées permettant l'un et l'autre. [...] Il faut exiger de l'homme plus d'invention technologique, une meilleure répartition des ressources et des crédits, mais je ne crois pas qu'il soit nécessaire de choisir entre le développement et la protection de l'environnement ». Près de 50 ans plus tard, on constate la même imbécillité du discours politique. Et tout a empiré. Énormément.

Dans un texte intitulé « Le roi devenu fou », Théodore Monod associait directement « la civilisation » avec « un processus de déséquilibre entre le potentiel de destruction de l'homme et les capacités de récupération du milieu naturel » :

« Ce qu'on appelle la crise de l'environnement est tout simplement le résultat d'une violation sans cesse aggravée des lois de l'écologie, fondées sur l'interdépendance des êtres vivants entre eux et avec leur milieu physique, c'est-à-dire sur la notion d'équilibres naturels. Un rapide coup d'oeil sur les étapes de la situation de l'homme au sein de la biosphère, face aux autres éléments de la communauté biologique, peut aider à prendre une vue d'ensemble.

Dans une première phase, l'homme reste un prédateur parmi d'autres, occupant une modeste place dans sa biocénose originelle ; ses prélèvements sur le milieu demeurent comparables à ceux des autres parties prenantes : le lion, le guépard, les autres singes. Mais avec le perfectionnement de ses techniques d'acquisition, avec le biface, la flèche, le feu, son efficacité s'accroît sensiblement. Avec la révolution néolithique apparaît l'animal domestique, la céréale cultivée, la poterie, la ville, le palais, le temple, la boutique, l'entrepôt, la caserne, le bordel et la prison : la civilisation est en marche...

Si, à l'origine, un certain équilibre pouvait subsister entre le potentiel de destruction de l'homme et les capacités de récupération du milieu naturel, la balance, désormais, penchera de plus en plus en faveur de l'agresseur. Le processus de déséquilibre entre le potentiel de destruction de l'homme et les capacités de récupération du milieu naturel est dès lors engagé : il mènera tout droit à la bombe atomique et aux autres merveilles que nous prépare une technologie emballée, devenue une fin en soi et médiocrement soucieuse, jusqu'ici, de ce qui devrait tout de même compter : l'homme [et tout le vivant, devrions-nous ajouter].

Une idéologie belliqueuse et orgueilleuse, la mythologie d'un "roi de la création" chargé de conquérir, de dominer, sans souci des droits des autres êtres vivants, devaient nous permettre de ravager la planète en toute bonne conscience. Et d'autant plus facilement que la religion du profit allait rendre licite n'importe quel méfait du moment que l'assurance d'un gain venait l'absoudre, voire le sanctifier.

Dès lors, quoi d'étonnant si la production, l'industrialisation, le gigantisme humain, la croissance économique, sont tenus pour des vertus axiomatiques ? Au point que l'on en arrive à €” et qui ne voit là la condamnation par l'absurde de tout le système ? à €” à faire les choses non parce qu'elles ont été mûrement réfléchies et reconnues bénéfiques au développement de l'homme sous ses divers aspects [et à sa cohabitation harmonieuse avec l'ensemble du vivant,

avec le monde naturel, devrait-on ajouter], mais uniquement parce qu'elles sont possibles (et qu'on les espère "rentables"). On fera l'avion supersonique pour la seule raison qu'on peut le faire : est-ce raisonnable, est-ce digne d'un Homo qui ose se prétendre sapiens ?

Les aberrations écologiques qu'entraîneront ces beaux (et lucratifs) principes, on ne les connaît que trop. Il suffit d'ouvrir les yeux pour juger de l'étendue des désastres déjà consommés et de ceux que de fructueuses complicités sont en train de nous préparer. "Jamais on n'a tant parlé de protéger la nature. Jamais on n'a tant fait pour la détruire", remarquait Philippe Saint-Marc, auteur du courageux ouvrage "Socialisation de la nature". Ce n'est que trop vrai : partout, projets insensés, dégâts stupides, sites défigurés, sournoise montée d'une inexorable marée de déchets et de détritiques, pollutions de toute sorte, menaces en tout genre, y compris celle dont il est de mauvais goût de trop parler, celles de la radioactivité, par exemple, ou du tabac cancérigène d'État. [...]

La grosse industrie, les grands pollueurs, devant l'émotion enfin soulevée dans le public par leurs excès, se trouvent désormais sur la défensive et réagissent de plusieurs façons. D'abord par d'habiles plaidoyers, inconcevables, parce qu'alors inutiles, il y a seulement quelques dizaines d'années. On condamne en bloc les tenants d'une "vague mythologie manichéenne", les rousseauistes, les passésistes, les amateurs de "rêve bucoliques" ou de "pureté champêtre", les sentimentaux, bref tous ceux qui ont l'impertinence, ces impies, de refuser d'adorer le Veau d'or, le Fric-Jéhovah ou Sainte Production. Au besoin, on les accusera de vouloir revenir à l'ère préindustrielle, alors qu'ils osent justement penser à l'avance l'ère postindustrielle, qui pourrait bien venir plus tôt que certains ne l'imaginent ou le souhaitent. Puis on tente de minimiser les faits ou d'en émasculer la signification : n'y a-t-il pas eu, de tout temps, une érosion naturelle ? Des espèces animales n'ont-elles pas déjà disparu sans intervention de l'homme ? Comme si des phénomènes d'ordre géologique, à l'échelle de millions d'années, pouvaient avoir quoi que ce soit de commun avec les dégâts des pétroliers, des princes du béton ou des rois de la bauxite !

On va d'ailleurs plus loin, en tentant de vastes opérations de "dédouanement" publicitaire, par exemple par la fondation de prix pour encourager la protection de la nature ou par des subventions aux sociétés luttant pour la défense de l'environnement "à€" qui, d'ailleurs, n'étant pas prêtes à accepter de l'aide de n'importe qui, exigent que l'on montre d'abord "patte blanche". À en croire certaines de ces firmes puissantes, c'est tout juste si leur souci majeur, essentiel, primordial, ne serait pas devenu la protection de l'environnement, le reste "à€" profits, dividendes, etc. "à€" n'étant désormais que secondaire. [...]

Autre argument : tout le monde pollue, le vrai coupable c'est vous, c'est moi, c'est la ménagère, plutôt que l'usine. Certes, nous sommes tous peu ou prou responsables, mais qui nous a vendu le détergent non biodégradable, l'herbicide, l'essence, l'emballage en plastique ? [Et surtout, faudrait-il ajouter : comme si nous vivions en démocratie, comme si nous voulions tous et étions tous également responsables de l'ordre établi, de l'organisation sociale dominante, comme si nous n'étions pas, nous qui ne détenons aucun pouvoir décisionnaire dans la société industrielle, entièrement dépossédés de tout pouvoir sur nos existences et sur les sociétés de masse dans lesquelles nous sommes piégés].

L'environnement, les équilibres écologiques, etc., deviennent une tarte à la crème : de hauts personnages en ont, sans rire, plein la bouche, de ces mots qu'ils ignoraient il y a six mois. Mais c'est à la mode, cela "fait bien". [...] On ne luttera plus, désormais, pour incarner dans la pratique une véritable conscience écologique "à€" et cette nouvelle morale de l'environnement qui nous manque encore si cruellement "à€" sans se heurter aux puissants et aux profiteurs menacés dans la poursuite de leurs fructueux méfaits.

On n'y insistera jamais trop : le combat pour l'environnement et pour la qualité de la vie débouchera nécessairement, très vite, sur des questions de principes et de finalités, donc de choix. Ce n'est pas un arrêté de plus par-ci par-là, plus ou moins appliqué d'ailleurs, qui renversera la vapeur et obligera le convoi emballé à ralentir puis à bifurquer. Allons-nous indéfiniment accepter, toujours et partout, que le "plus" se voit préférer au "mieux", la quantité à la qualité, l'argent à la vie ? Après tout, qu'est-ce qui compte vraiment : "avoir" ou "grandir" ? Continuer à saccager allègrement la planète et refuser la barbarie mal camouflée d'une civilisation dont le fragile vernis s'écaille au

moins choc, ou bien accepter d'entrer dans une troisième phase de l'histoire des relations homme-nature, celle de la réconciliation ? [...] »

Le coup des « subventions aux sociétés luttant pour la défense de l'environnement » a relativement bien fonctionné. L'écologie est aujourd'hui largement associée aux WWF, Greenpeace, 350, etc. Les écolos tournent des films grand public à budget de plusieurs millions d'euros financés par UGC / Orange, par exemple (Animal, le prochain film de Dion), véhiculant des propositions toujours relativement ineptes, des analyses toujours assez superficielles. Rien ne change, tout empire, et l'écologie devenue inoffensive s'intègre dans le développement technocapitaliste.

(post de Deep Green Resistance France)

Réécrire l'histoire, neutraliser l'écologie politique

- Sur Terrestres : [Réécrire l'histoire, neutraliser l'écologie politique](#) - Où va l'écologie politique ? Derrière sa renaissance actuelle, que reste-t-il d'une tradition de pensées et d'actions qui s'est affirmée, dès ses débuts, comme une immense mise en question de l'héritage de la modernité ? La publication du livre « Abondance et liberté » de Pierre Charbonnier est l'occasion de tirer un premier bilan de cet héritage et d'exposer de francs désaccords.